Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu’il n’y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu’on m’en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n’est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n’avons autre mire[[1]](#footnote-1) de la vérité et de la raison que l’exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police[[2]](#footnote-2), parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l’ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies[[3]](#footnote-3) en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l’envi[[4]](#footnote-4) des nôtres, en divers fruits de ces contrées à sans culture. Ce n’est pas raison[[5]](#footnote-5) que l’art gagne le point d’honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l’avons du tout[[6]](#footnote-6) étouffée. Si est-ce que[[7]](#footnote-7), partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises, “Le lierre pousse mieux spontanément, l’arbousier croit plus beau dans les antres solitaires, et les oiseaux chantent plus doucement sans aucun art. ” Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture[[8]](#footnote-8), sa beauté et l’utilité de son usage, non pas la tissure[[9]](#footnote-9) de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature ou par la fortune, ou par l’art ; les plus grandes et plus belles, par l’une ou l’autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

[...]

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n’ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, apointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux[[10]](#footnote-10). C’est chose émerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de déroutes et d’effroi, ils ne savent que c’est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l’ennemi qu’il a tué, et l’attache à l’entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissants[[11]](#footnote-11) ; il attache une corde à l’un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d’en être offensé[[12]](#footnote-12), et donne au plus cher de ses amis l’autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l’assemblée, l’assomment à coups d’épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins[[13]](#footnote-13) à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n’est pas, comme on pense, pour s’en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes[[14]](#footnote-14) ; c’est pour représenter une extrême vengeance. [...]

Je ne suis pas marri que nous remarquons l’horreur barbaresque qu’il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu’il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu’à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes[[15]](#footnote-15) un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux[[16]](#footnote-16) (comme nous l’avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu’il est trépassé. Chrysippe et Zénon, chefs de la secte stoïque[[17]](#footnote-17), ont bien pensé qu’il n’y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fut pour notre besoin, et d’en tirer de la nourriture ; comme nos ancêtres, étant assiégés par César en la ville de Alésia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes et d’autres personnes inutiles au combat. “ Les Gascons, dit-on, s’étant servis de tels aliments, prolongèrent leur vie. ” Et les médecins ne craignent pas de s’en servir à toute sorte d’usage pour notre santé ; soit pour l’appliquer au-dedans ou au-dehors ; mais il ne se trouva jamais aucune opinion si déréglée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires.

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

M. de Montaigne, « Des cannibales », *Essais* (1580), livre I, chap. XXXI (orthographe modernisée)

1. « mire » : instrument de réglage optique ; ici synonyme de « vision », « critère » [↑](#footnote-ref-1)
2. « la parfaite police » : la parfaite institution, la parfaite forme de gouvernement [↑](#footnote-ref-2)
3. « abâtardies » : dégradées [↑](#footnote-ref-3)
4. « à l’envi des nôtres » : comparés aux nôtres (fruits) [↑](#footnote-ref-4)
5. « ce n’est pas raison que » : Il n’y a pas de raison pour que [↑](#footnote-ref-5)
6. « du tout » : tout à fait, complètement [↑](#footnote-ref-6)
7. « Si est-ce que » : pourtant [↑](#footnote-ref-7)
8. « contexture » : assemblage, trame, structure [↑](#footnote-ref-8)
9. « tissure » : entrelacement des fils qui tissent une toile [↑](#footnote-ref-9)
10. « apointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux » : taillées comme nos épieux, avec une pointe en forme de langue [↑](#footnote-ref-10)
11. « ses connaissants » : ceux qui le connaissent [↑](#footnote-ref-11)
12. « offensé » : meurtri, blessé [↑](#footnote-ref-12)
13. « lopins » : morceaux [↑](#footnote-ref-13)
14. « les Scythes » : nomades de l’Antiquité (VIIe-IIIe siècles av. J.C.) réputés pour être des guerriers sévères et farouches, dont le plus grand honneur était de mourir au combat [↑](#footnote-ref-14)
15. « par gênes » : dans des tortures, des souffrances intenses [↑](#footnote-ref-15)
16. « aux pourceaux » : aux cochons [↑](#footnote-ref-16)
17. « Chrysippe et Zénon, chefs de la secte stoïque » : le stoïcisme est une école philosophique de la Grèce antique cherchant à atteindre le bonheur et la sagesse, envisagés comme ataraxie. On peut l’atteindre en endurant patiemment ce contre quoi on ne peut rien. Epictète résume la conduite stoïcienne à travers la maxime « Sustine et abstine » - « Supporte et abstiens-toi ». [↑](#footnote-ref-17)